

La fin des bêtes - Une ethnographie de la mise à mort des animaux

Catherine Rémy. Editions Economica, 2009

ANALYSE

Œuvre d'une sociologue, le livre de Catherine Rémy prend comme exemple la mise à mort pour sonder la manière dont est perçue la frontière entre l'homme et l'animal : « *Pourquoi choisir les situations de mise à mort ? Notre hypothèse est que cette activité produit un "effet loupe" sur la question de la frontière* » (p. 3).. On pourrait dire, de manière certes un peu caricaturale, que cet ouvrage vise à la rigueur scientifique et se maintient dans les limites de la raison et de la logique, Catherine Rémy explore trois lieux où se rencontre la fin des bêtes : l'abattoir tout d'abord, évidemment, ce lieu où s'opère « *la réduction des animaux à de la matière insérable dans une chaîne de production* » (p. 24), la médecine vétérinaire d'autre part, « *entre soin et gestion* » (p. 79) et finalement aussi les « *animaux de laboratoire, substitués de l'homme* » (p. 133). A chaque étape d'un raisonnement particulièrement bien argumenté et fondé sur une multitude d'exemples concrets, l'auteure s'interroge, dans ces trois situations, sur la perception de la frontière entre animalité et humanité. Pour l'abattage, les constatations de l'auteure l'amène à déplorer la rupture du « *contrat domestique* » de l'abattage traditionnel, pour lequel les animaux, lors de leur mise à mort, n'étaient pas des choses. L'abattage industriel moderne, en rompant la nécessaire proximité entre animaux abattus et acteurs humains, aboutit à ce que « *les abatteurs ne mobilisent pas une subjectivation positive des animaux impliquant un traitement respectueux* » (p. 77) : « *Un traitement respectueux des animaux ne peut s'imposer que si une proximité physique et affective est maintenue* » (p. 78). Pour les vétérinaires, la situation est souvent très ambiguë et leur comportement est souvent guidé par cette tendance de l'être humain à s'immuniser « *en permanence contre l'idée qu'il pourrait n'être que le produit de déterminismes renvoyant à des lois de la nature* » (p. 132). « *Les vétérinaires contemporains, comme leurs prédécesseurs, font des intérêts humains une priorité afin de défendre la légitimité de leur profession* » (p. 130). En ce qui concerne les animaux de laboratoire, l'auteure oppose, dans le comportement des acteurs de l'expérimentation, deux attitudes philosophiques clairement différentes : celle pour laquelle l'animal ne mérite aucune considération éthique « *au nom de progrès scientifique* » (p. 134) et celle qui « *passé par un traitement moral des cobayes* » (p. 132). A l'appui de cette dernière position, elle cite d'ailleurs les travaux de Suzanne Antoine. Dans la pratique et après l'analyse de ce qui se passe, de fait, dans un laboratoire qui effectue ce que l'auteur appelle, selon l'expression de Claude Bernard, la « *vivisection* », mais que la pratique moderne qualifie plutôt d'« *expérimentation animale* », l'auteure remarque une certaine proximité affective entre l'expérimentateur et sa « *victime* » et un effort de distanciation comparable à celui des vétérinaires, parfois fondé sur des remarques d'humour noir : « *Les acteurs discutent de l'animal et de son traitement, mais ces discours sont sans cesse contrebalancés par la plaisanterie, l'ironie* » (p. 177).

Le constat effectué par Catherine Rémy au terme de son enquête ethnographique est finalement lourd : « *la violence est inhérente à l'acte de mise à mort* » (p. 193). Les règlements visent alors à l'« *adoucir* » en une « *violence passive* » par des

pratiques d'euthanasie. Mais, remarque l'auteure, « *cette violence passive devient fréquemment active lorsque la mise à mort se passe mal* » (p. 194). Alors « *certains individus sont en quelque sorte invités... à exprimer une violence active* » (p. 194). Ce partage des rôles estompe en somme la responsabilité de chacun : l'un ne tue pas, l'autre le fait parce qu'il est mandaté pour le faire. Quant à la relation avec la question de fond sur la frontière entre l'homme et l'animal, « *le traitement respectueux des animaux passe... par la perception de ceux-ci comme des créatures semblables* » (p. 199). Nous ne sommes pas très loin de la notion d'animal-être sensible, même si l'auteure n'utilise pas ici le terme. Dès lors et de manières variées, « *pour que la mise à mort soit possible* » (p. 200), elle doit « *impliquer une dégradation de la créature semblable* » (p. 200), une dégradation qui permet de « *bien faire la différence entre l'homme et les animaux* » (p. 202). Une attitude de dégradation bien classique de l'esprit humain, qui peut aussi toucher les hommes (dégradés) eux-mêmes, et qu'on retrouve dans la guerre (l'ennemi y est un mauvais), dans l'oppression (l'esclave ou la prostituée y sont dévalués en sous-humains) comme dans la course de taureaux (face à l'homme dans son habit de lumière, le taureau y est figure symbolique du côté sombre).

SOMMAIRE

Introduction. - La mise à mort des animaux: une question sociologique?

La présence des animaux

L'abattoir, une mise à mort industrielle humaine?

La médecine vétérinaire, entre soin et gestion

Les animaux de laboratoire, substituts de l'homme

Trois situations

Conclusion.- L'accomplissement pratique de la frontière entre l'homme et les animaux

Bibliographie